

LE ROI D'OUDE

William Knight

MŒURS DE L'INDE :

RÉCIT ARRANGÉ DE L'ANGLAIS

PAR

B. H. RÉVOIL

Suivi d'un Précis de l'Histoire et de

L'INSURRECTION DE L'INDE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL



PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

—
1858

XI

Une rencontre entre un rhinocéros et un éléphant.

Un combat de chameaux. — Le rhinocéros. — Naturel paisible de cet animal. — Sa manière de combattre. — Le rhinocéros et l'éléphant. — Le rhinocéros et le tigre. — Combat d'éléphants. — « Malleer. » — Le combat du « Mahout. » — Sa mort. — Les remords d'un pachyderme. — Autre combat. — Le danger et la fuite.

J'ai déjà décrit les combats ordinaires des oiseaux, des antilopes et des tigres à la cour de Lucknow; voici maintenant le tour des plus gros et des plus lourds de tous les animaux. Rien n'est plus cruel au monde que les combats que se livrent des chameaux entre eux. C'est à Lucknow même qu'on dresse à ces jeux sanguinaires ces bêtes de somme que la nature avait créées pour être paisibles et non point belliqueuses; mais quand l'homme s'efforce de changer la nature du chameau et veut faire de lui un animal batailleur, afin de se récréer, ce quadrupède devient horrible à voir. Tout le monde sait qu'à

l'exemple du lama du Pérou, le chameau lance hors de sa gorge un liquide nauséabond sur son adversaire. J'ai vu ceux que l'on élève à Lucknow pour le combat, faire ressortir un de leurs deux estomacs à force de cracher. Certes, c'est là un spectacle odieux ! Rien n'est moins agréable non plus que l'aspect de deux mâchoires tenaillant la longue lèvre de l'autre chameau et l'arrachant d'une manière brutale. Ces combats se terminent toujours par la vue de deux têtes mutilées, d'yeux arrachés et d'effroyables tuméfactions.

Le rhinocéros est naturellement aussi un animal fort paisible. L'évêque Hébert dit que, sous le règne de Ghazi-u-Deen, on se servait de rhinocéros pour traîner les voitures et pour porter le *howdah*. Je n'ai jamais vu de rhinocéros employé à cet usage, et quoiqu'il soit fort paisible, il est plus propre par sa nature que le chameau aux combats aimés des Hindous. Une corne, d'une forme pareille à celle d'un couteau, une peau rugueuse bien plus impénétrable qu'une cotte de mailles, un corps épais et des membres musculeux, tout concourt à rendre effrayant cet animal, qui est un rude joueur même pour des bêtes d'une taille plus gigantesque. Je suis certain que lorsqu'un rhinocéros est excité, il tuerait un hippopotame.

L'enceinte dans laquelle ces divers animaux étaient gardés à Lucknow pour servir au divertissement royal était fort grande, et il sera facile de s'en convaincre, lorsque je dirai que la ménagerie royale contenait, pendant mon séjour à la cour du roi d'Oude, de quinze à vingt rhinocéros. On les gardait en plein air à Chaun-Gunge, et on les laissait errer çà et là dans de certaines limites.

C'était ordinairement dans ce palais de Chaun-Gunge, et quelquefois dans un autre situé sur les bords de la rivière

appelée Mobarrak-Munzul qu'avaient lieu les combats des plus gros animaux. La scène se passait généralement dans un enclos préparé dans ce but, sur un côté duquel on avait bâti pour le roi et sa suite une estrade attenante à une galerie placée sur le devant de la maison et destinée à l'entrée des équipages, sorte de constructions plus ordinaires à Calcutta qu'à Londres. Quelquefois, cependant, les combats avaient lieu au milieu du parc, en plein air, et on élevait alors des galeries fixées sur des piliers très-solides. Deux rhinocéros mâles, généralement plus disposés à se livrer bataille à certaines époques particulières de l'année, plutôt que dans d'autres, comme cela arrive aux éléphants, étaient entraînés d'une manière convenable à l'aide de drogues stimulantes. On les plaçait dans l'enclos, aux deux côtés opposés, ou bien encore des hommes robustes, montés sur de bons chevaux et armés de lances, les chassaient l'un vers l'autre dans l'intérieur du parc. La première vue de l'autre rhinocéros était ordinairement suffisante pour que l'un et l'autre se préparassent à l'attaque ; car les deux animaux connaissent tout de suite, par l'odorat, qu'ils étaient près d'un mâle et non près d'une femelle. S'élançant alors l'un sur l'autre, la tête tant soit peu baissée, ils se rencontraient avec fureur dans le milieu de l'arène et poussaient en avant leurs museaux armés comme le fait un cochon.

La carapace de ces quadrupèdes est si épaisse sur le dos et sur les jambes que bien souvent la petite corne, appelée « le canif, » qui s'élève sur le dessus du museau n'y peut faire aucune entaille. On ne peut blesser un rhinocéros que vers la peau du ventre ou entre les jambes. Le but de chaque combattant en s'approchant de son rival, est d'introduire son museau entre les jambes de son an-

tagoniste, et par ce moyen, de l'éventrer, ce que la petite courbure de la corne rend très-facile, du moment qu'elle est convenablement dirigée.

A vrai dire, comme tous deux cherchent à trouver le même avantage, leurs têtes et leurs museaux, dans le premier cas, se rencontrent vers le milieu. Ils se frappent alors en poussant et en abaissant leurs têtes, grognent ensuite avec colère et montrent une activité et une énergie dont personne ne les croirait capables, vu la pesanteur de leurs formes. Leurs museaux s'agitent l'un contre l'autre, tandis qu'ils s'attaquent mutuellement, leurs cornes se rapprochent aussi, et le son qui provient de ce contact prouve tout à fait que ce n'est pas un jeu d'enfant qui les excite de cette manière. A la fin, je ne saurais expliquer comment, les deux animaux semblent être enchaînés l'un à l'autre, corne contre corne, museau contre museau, les têtes toujours baissées de façon à préserver leur poitrine et la partie sensible entre les jambes de devant. C'est alors qu'ils se livrent aux plus terribles efforts, car ils se poussent continuellement en y employant toutes leurs forces. Chacun d'eux fait usage du poids de sa masse fantastique et de la force singulière dont la nature l'a doué. Ils se poussent et se repoussent avec une persévérance obstinée. Le plus faible doit reculer à la fin. Il cède d'abord doucement, pas à pas, puis plus vite, par une espèce de trot à reculons, car le plus fort et le plus opiniâtre des deux conserve toujours son avantage avec une férocité implacable. Le plus faible, voyant enfin qu'il ne peut plus tenir tête, fait un effort désespéré en arrière de manière à délivrer son museau et ses cornes. C'est le moment décisif du combat. J'en ai vu souvent se terminer d'une façon tout inattendue. Si on est dans un enclos, et

que le plus faible n'ait pas de place pour se retirer, il est presque sûr d'être déchiré par son impétueux agresseur ; on doit s'attendre à le voir tomber rudement blessé sinon mort. Quant à son adversaire, il est toujours entraîné hors de l'arène à l'aide de fers chauffés à blanc, appliqués sous le ventre, et à coups de lances. Dans le parc de Chaun-Gunge, cependant, lorsque le plus faible était alerte, il parvenait quelquefois à se détacher lui-même et à décamper aussi vite que possible sans recevoir aucune blessure. Naturellement le plus fort le poursuivait, et ils étaient bientôt hors de vue. Dans ces occasions-là, tout dépendait de la nature du terrain et de l'activité des deux animaux. Si le fugitif était atteint par celui qui le poursuivait, rien ne pouvait lui sauver la vie, car bientôt il avait la poitrine ouverte par une horrible blessure, dont la profondeur avait un pied environ. Une seule fois cependant, et une seule, j'ai vu un combat se terminer d'une tout autre manière que celle à laquelle nous nous attendions.

Le plus faible s'était retiré peu à peu, d'abord lentement, puis ensuite plus vite. La scène se passait au milieu d'un parc. A la fin, le rhinocéros prit son élan en arrière, de manière à se dégager, et il réussit. L'animal le plus fort, qui avait évidemment une tête de porc, fut surpris d'une résistance inattendue et rejeta en haut son museau d'un air très-étonné. Son ennemi, plus actif, s'aperçut tout de suite de ce mouvement, et, tout en se préparant à fuir, il s'arrêta, baissa la tête et lança immédiatement sa corne dans les jambes de devant de son ennemi. Le filet de sang qui s'échappa de la poitrine du combattant, et le souffle du blessé oppressé par la souffrance, annoncèrent bientôt la victoire de celui qui, debout en ce moment, avait perdu pied et n'avait peut-être plus d'espérance. Le rhi-

nocéros blessé recourut à la fuite ; il perdait son sang à gros bouillons, et ses intestins sortaient de sa blessure. Son adversaire le laissa tourner et courir quelques pas, puis il enfonça de nouveau sa corne entre ses jambes de derrière, l'y ficha très-profondément, et le rhinocéros tomba mutilé de la plus horrible manière, tandis que les cavaliers agiles chassèrent l'agresseur à l'aide de leurs longues lances. — Certes, ce n'était pas une chose facile. J'ignore si le rhinocéros blessé mourut ou non. Je l'ai probablement entendu dire à cette époque, mais aujourd'hui je l'ai oublié. Les vétérinaires de Lucknow sont d'une si grande habileté, que je ne m'étonnerais pas qu'il se soit rétabli.

Le combat entre un rhinocéros et un éléphant n'est pas à beaucoup près aussi intéressant que celui entre le rhinocéros et le tigre. Dans le premier cas, il n'est pas facile, d'abord, de forcer les deux animaux à s'attaquer l'un l'autre, quoique l'éléphant et le rhinocéros soient dans une condition pareille d'entraînement. Toutefois, s'il leur prend à tous deux la fantaisie d'essayer leur courage, l'éléphant s'approche, comme, d'habitude, sa trompe en l'air et la tête en avant, tandis que le rhinocéros, se tenant sur ses gardes, marche le museau baissé. Bien souvent les défenses de l'éléphant effleurent la carapace du rhinocéros sans lui faire le moindre mal, tandis qu'avec son énorme tête il repousse en arrière l'animal plus léger. Si les défenses de l'éléphant font tomber le rhinocéros, comme cela arrive quelquefois, le pachyderme les lui plonge alors sans pitié dans le ventre ; mais, le plus souvent, le combat finit au désavantage de l'éléphant ; car le rhinocéros fait pénétrer son museau entre les jambes de devant de son adversaire et le déchire cruellement, tandis que l'éléphant se débat tout le temps avec

sa trompe, et cela en pure perte, à peu d'exceptions près. Le rhinocéros, empêché d'agir par les défenses de l'éléphant, ne peut point faire pénétrer son museau bien avant dans le corps de son ennemi, aussi la blessure qu'il lui fait n'est jamais très-dangereuse.

Le combat entre le rhinocéros et le tigre offre toujours une grande animation et intéresse le spectateur. On aime à voir la défense opiniâtre et passive de cet énorme animal et l'attaque furtive du plus petit : le museau abaissé de l'un, les dents brillantes de l'autre, la corne retroussée de celui-ci, se préparant bravement à la riposte dans une attitude de défense méfiante, la tête ronde de cet autre au milieu de laquelle ses yeux brillent, ses griffes musculeuses, tout cela captive et intéresse vivement. Cependant le rhinocéros ne craint jamais la moindre attaque sur le dos; car lorsque le tigre saute sur lui, ses griffes n'ont pas de prise sur le cuir impénétrable qui le protège. Si le rhinocéros est renversé par le tigre, dès ce moment son sort est décidé; il est déchiré, mis en pièces et mordu en dessous d'une manière seulement pratiquée par le tigre. J'ai entendu parler des terribles résultats qui suivaient l'assaut du tigre, mais je n'en ai jamais été témoin.

Sur dix cas, le rhinocéros a neuf fois l'avantage, le tigre s'élançait et ressaute, mais il échoue toujours, eu égard à l'armure impénétrable qu'il rencontre sous ses dents, c'est-à-dire la peau de son adversaire, et puis, enfin, dans un moment ou dans un autre, le rhinocéros saisit l'occasion et réussit à infliger au tigre une blessure toujours mortelle au moyen de sa corne formidable. Le tigre évite alors le combat et échappe aisément à l'attaque de l'ennemi, toutes les fois que le rhinocéros songe à l'attaquer.

Il n'existe peut-être pas au monde un animal moins vulnérable que le rhinocéros; il n'en est certainement aucun qui attaque son ennemi avec autant de sang-froid et plus de calme intérieur. L'enferme-t-on dans un petit enclos avec un tigre féroce, il ne paraît pas du tout déconcerté, et ne trouve même pas sa situation désespérée : bien au contraire, il attend son sort avec un flegme sans pareil. Sa « cotte d'armes » est naturellement sa principale défense; mais ce qui contribue le plus à sa sûreté, c'est la forme de sa tête qui se recourbe intérieurement depuis le museau jusqu'au front, de sorte que ses yeux profondément enfoncés sont tout en sûreté dans un os concave où il n'est pas facile de les atteindre. Bien plus encore, cette corne courte et aiguë qui protège le bout du nez du rhinocéros lui donne une défense de plus, car c'est là une des armes les plus formidables pour la défense que possède aucun animal, surtout eu égard à la force du rhinocéros. J'ajouterai en passant qu'on éprouve un entraînement invincible en voyant cet animal, dont la forme est celle du porc, résister sérieusement et dompter souvent les tigres et les éléphants les plus énormes. Je n'ai jamais vu de rhinocéros lâché contre un lion. Le roi d'Oude n'avait que trois ou quatre lions et il les conservait avec soin pour les grandes occasions; m'est avis qu'un combat de cette sorte ressemblerait fort à celui que se livrent le tigre et le rhinocéros. D'ailleurs le lion se bat comme le tigre; aussi un combat entre deux lions est toujours, à peu de chose près, semblable à celui de deux tigres. Il n'y avait pas à Lucknow de lion qui pût lutter avec les plus gros tigres du pays. Les animaux de cette espèce capturés au nord-ouest de l'Himalaya et dans l'Asie, n'égalent pas en grosseur ceux d'Afrique. Je doute pourtant beaucoup que le tigre du Bengale soit le

plus formidable des deux. Je n'ai jamais vu ni à Londres ni à Paris d'aussi gros lions que les plus gros tigres de Lucknow.

Sur cent cinquante éléphants que garde le roi d'Oude, on en comptait un avec une défense cassée, et qui avait été victorieux dans plus de cent combats. Il s'appelait *Malleer*, et était fort apprécié par le roi. Sa défense avait été rompue morceau par morceau dans plusieurs escarmouches; car les éléphants se précipitent les uns sur les autres avec une telle violence, que bien souvent ils brisent leurs défenses en partie ou en totalité. *Malleer*, qui, comme je l'ai dit, avait perdu sa défense, était un éléphant au pelage noir, à la forme gigantesque, et dont les attaques étaient terribles, quand il était dans cet état d'excitation que l'on appelle le *must* d'un quadrupède. Lors de la visite du commandant en chef, il fut convenu que l'on chercherait un adversaire convenable pour *Malleer*, et qu'il paraîtrait encore une fois sur le théâtre en qualité de gladiateur. C'était heureusement à l'époque favorable. *Malleer* était en rut, comme aussi un autre énorme éléphant, d'un pelage noir comme le sien, qui fut amené dans l'arène, en sa présence.

Lorsque deux éléphants mâles sont dans cet état d'excitation, ils commencent le combat dès le moment où ils s'aperçoivent; il est même inutile de les aiguillonner. Chacun d'eux porte son gardien, — le *Mahout*, comme on l'appelle, — assis sur son cou. C'est la seule personne qui puisse, sans danger, approcher cet animal dans une telle circonstance. Dans les mains du *Mahout* cet animal est généralement, bon gré mal gré, docile comme un enfant.

Il n'est pas besoin de faire de préparatifs pour le combat, il s'agit seulement de passer une forte corde, qui va

du cou de l'éléphant jusqu'à sa queue, et c'est à l'aide de ce lien que le Mahout retient sa monture, et reste « en selle » pendant le combat. On doit bien penser que la position du pauvre homme n'est pas très-agréable durant une telle bataille ; mais les Mahouts sont tellement jaloux de la réputation de leur bête, qu'ils aiment bien mieux voir choisir leur éléphant pour prendre part au combat que s'il en était exclu. C'est là un honneur pour eux, comme c'en est un pour le gigantesque combattant dont ils sont les guides. Si le Mahout était renversé, l'éléphant qui combat sa monture le tuerait infailliblement s'il en avait l'occasion, aussi le Mahout se tient-il au cordon avec toute la force d'un homme qui saisit une planche après un naufrage.

Toutes les fois que Malleer était choisi pour l'amusement du commandant en chef anglais et pour celui du souverain d'Oude, la scène se passait dans un des palais de Nussir-u-Deen, situé sur les rives du Goomty. Du haut d'une terrasse construite sur le bord de l'eau, on dominait tout le cours de la rivière. Un grand parc s'étendait de l'autre côté du courant, et sur cette rive avait lieu le combat que nous apercevions du balcon. Le Goomty n'était pas plus large en cet endroit qu'une rue de Paris ou de Londres, et la terrasse s'avancait au dessus de l'eau, de sorte que nous étions assez près pour bien voir le combat. La rive opposée était couverte d'herbes ; rien n'empêchait donc qu'on vit parfaitement ce qui se passait, même à une distance fort éloignée.

A un signal donné par le roi, les deux éléphants s'avançaient de différents côtés, chacun d'eux monté par son Mahout. Malleer, à cause de sa défense cassée, ne paraissait point aussi formidable que l'énorme adversaire noir